

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1923)
Heft: 48

Artikel: Pascal anti-scolastique
Autor: Bridel, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PASCAL ANTI-SCOLASTIQUE

Les pages qui suivent sont empruntées à une allocution prononcée, le 19 juin 1923, jour du trois centième anniversaire de la naissance de Blaise Pascal, à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud.

Renonçant à esquisser un portrait d'ensemble, dans le peu de temps dont il disposait, le conférencier ne s'est donné pour tâche que d'indiquer l'un des caractères, essentiel il est vrai, de la pensée de Pascal.

Nous rappelons à nos lecteurs que la Revue a publié récemment deux importantes études de MM. Arnold Reymond et Paul Wernle sur Pascal et l'apologétique chrétienne, n° 35 : juin-juillet 1920 et n° 42 : janvier-mars 1922. (Réd.)

En 1650, envoyant sa machine arithmétique à la reine Christine de Suède, Pascal lui adressait une lettre contenant la déclaration que voici : « J'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré, ou de puissance, ou de connaissances. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains... Et le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leurs sont inférieurs... Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus

équitable, qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune. » On ne dira point que Pascal, ici, soit impertinent ; car il a soin de dire qu'il trouve réunies « en la personne sacrée » de Christine « l'autorité souveraine et la science solide », si bien qu'il la reconnaît pour sa « reine » en ce dernier domaine, lui qui n'est pas extérieurement sujet de son empire ; mais, si elle n'est pas impertinente, combien audacieuse et fière est l'attitude du jeune savant !

D'autre part, il est une réflexion qu'on ne peut manquer de faire en lisant les lignes que nous venons de citer : voici déjà marquée avec vigueur cette différence des « ordres de grandeurs », qui met les grands génies de l'esprit si haut au-dessus des rois, des capitaines, de tous « ces grands de chair ». Mais en ce moment Pascal semble ne rien voir au-dessus des merveilles de l'intelligence ; tandis que, dix ans plus tard, la hiérarchie des grandeurs comportera pour lui un troisième et suprême échelon : « la distance infinie des corps aux esprits » ne faisant que figurer « la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité », car cette distance-là « est surnaturelle ».

Dans sa carrière de savant Pascal apprit trois choses qu'il vaut la peine de noter :

La première (que lui enseignèrent surtout les mathématiques), c'est qu'en matière de raisonnement il ne faut se satisfaire que de preuves claires et complètes.

La seconde, c'est qu'en matière de faits physiques il ne faut se fier qu'à l'expérience et qu'elle doit prévaloir sur toutes les « autorités », c'est-à-dire sur tout ce que peuvent avoir pensé et enseigné les maîtres anciens, fût-ce le grand Aristote.

La troisième, c'est que, tandis que l'instinct des animaux demeure immuable — de sorte que « les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui », — l'homme, doué de pensée, profite des travaux de ses prédécesseurs et y ajoute progressivement : car l'homme

« n'est produit (c'est-à-dire créé) que pour l'infinité ». — L'infinité..., toujours ce mot, toujours cette idée ! — idée de géomètre, idée aussi et surtout d'âme passionnée — qui dominera toute la pensée, comme toute la vie, de Pascal.

Abolition de tout recours à l'autorité en matière de sciences, celles-ci étant appelées à aller de l'avant, sans s'appuyer sur autre chose que sur la constatation des faits et sur l'évidence de raisonnements rigoureux : sur ces trois principes Pascal se trouve d'accord avec Descartes, de vingt-sept ans plus âgé que lui, qu'il connaît bien et qu'il a vu maintes fois, mais avec lequel il sera en désaccord à beaucoup d'autres égards. Et, remarquons-le, sur ces trois mêmes points, Pascal se constitue en adversaire de la scolastique. Aussi n'est-il pas étonnant que ce soit avec un jésuite — déjà — avec le Père Noël qu'il ait disputé au sujet du vide.

*
* *

Diverses réflexions devaient peu à peu détacher Pascal de la science ; il semble qu'elles aient été provoquées en lui surtout par deux influences venant de côtés opposés l'un à l'autre.

Voici l'une d'entre elles : il avait vingt-trois ans quand des amis introduisirent dans sa famille quelques écrits jansénistes, dont la lecture agit puissamment sur son âme. Il communiqua son ardeur à son père, à sa sœur aînée, surtout à sa cadette, Jaqueline, qui dès lors décida de se faire religieuse : attendant le moment de pouvoir exécuter sa résolution, fidèlement, sans jamais varier, tandis que son frère devait dans la suite laisser se refroidir, plus ou moins longtemps, la flamme de son zèle.

Parmi les livres de piété que Blaise lut et relut, au moment dont il s'agit, se trouvait notamment le petit traité de Jansénius : *De la réformation de l'homme intérieur*, que venait de traduire Arnauld d'Andilly. Prenant pour texte le

verset seizième du second chapitre de la première épître de Jean, sur « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie », Jansénius rattache tous les péchés des humains à ces trois sources. Sur le premier et sur le troisième point il est admirable ; on peut trouver qu'il l'est moins sur le second, en entendant et en condamnant sous le nom de « convoitise des yeux » toute curiosité scientifique : cette « recherche, comme il dit, des secrets de la nature qui ne nous regardent point, qu'il est inutile (moralement inutile) de connaître et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement. » (1)

Je ne dis point que la lecture de ces mots ait, sur l'heure, détaché Pascal de la science : sa lettre à la reine Christine — postérieure de quatre ans — suffirait à prouver le contraire. Mais certainement il ne les oublia point, ces mots ; plus d'une fois ils vinrent le travailler ; jusqu'aux jours où il décida enfin de renoncer à la pratique des sciences. Et pourquoi cela ? Parce que, sans doute, il avait dû s'avouer que, tel qu'il était fait, il n'arriverait pas, lui, à la vie éternelle s'il ne renonçait pas à sa passion pour les succès intellectuels et la réputation glorieuse, tout comme le jeune homme aimé jadis par Jésus n'y pouvait parvenir, lui, sans se dépouiller de ses richesses... Cela devait venir plus tard.

L'autre influence antiscientifique (si je puis ainsi dire) fut celle du monde. Car trois ans après sa première fougue janséniste, nous trouvons Pascal dans la société, y cherchant la distraction que les médecins lui ont ordonnée vu le délabrement de sa santé, minée par l'excès du travail. Dès 1649 et surtout dès 1651, date de la mort de son père, et pendant cinq ans environ, il fréquente les salons, il entre en relations avec des lettrés, des dilettantes, pour la plupart peu sérieux, quelques uns grands joueurs et viveurs,

(1) Cf. *Pensées de Pascal* (Edit. Havet, VII, 17) : « La maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir ; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur, que dans cette curiosité inutile. »

parfois francs athées : Méré, Miton, Des Barreaux même, sans oublier le jeune et riche duc de Roannez, qui déjà se détache avantageusement du groupe en attendant de devenir, bientôt, un chrétien zélé.

Sur ce que fut alors la conduite de Pascal, il ne faut pas se laisser induire en erreur par les expressions passionnées (il est toujours passionné !) dont il s'est servi à ce propos, comme lorsqu'il parle à sa sœur des « horribles attaches » qui le lient au monde, ou quand, dans son acte de consécration décisive au Sauveur, il s'écrie : « Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié ! » Tout nous prouve que Pascal ne s'est jamais débauché, n'a jamais renié sa foi et n'est jamais tombé dans l'immoralité. Ses compagnons, sans doute, n'ont jamais dû voir en lui qu'un jeune homme rangé et qui leur paraissait pieux. Pour qu'il eût à pleurer plus tard toutes les larmes du repentir, il suffisait qu'il lui fallût s'avouer qu'il avait, un temps, négligé Celui qui mérite d'être aimé de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre pensée.

Mais ce temps passé dans la société mondaine n'a pas eu pour seul résultat de troubler la conscience de Pascal et de l'amener à la crise suprême. De cette époque de sa vie, il a conservé une foule d'observations, dont les traces se retrouvent lorsqu'on étudie les *Pensées*. Et de cette époque date aussi une découverte — peut-on dire — qui, en contribuant à le désenchanter de la science, a grandement élargi ses horizons. Il a appris, par expérience, que pour être excellent mathématicien, on peut n'en être pas moins très maladroit, très ignorant, très mauvais juge en matière de vie sociale et morale ; car il y a là une foule de choses délicates, nuancées, complexes, que nulle démonstration ne saurait enserrer dans la chaîne de ses raisonnements, mais qu'il faut sentir et savoir apprécier par un procédé d'une tout autre nature.

De ce jour il entrevoit cette différence, qu'il exposera si admirablement, entre « l'esprit de géométrie » et « l'esprit

de finesse ». De ce jour il comprend, non seulement la ridicule pédanterie, mais l'erreur profonde de ceux qui, dit-il, prennent l'homme « pour une proposition » ; et l'on dirait que, par avance, il proteste ainsi contre Spinoza commençant la troisième partie de son *Ethique* par ces mots : « Je vais analyser les actions et les appétits des hommes comme s'il s'agissait de lignes, de surfaces et de solides. » De ce jour, enfin, germe en lui ce besoin, qu'il exprimera plus tard, d'une connaissance qui puisse, non pas uniquement distraire et satisfaire notre intelligence, mais illuminer notre vie entière, en lui procurant l'ordre et la paix : « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale en temps d'affliction ; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures. »

Nous en viendrons tout à l'heure à la morale ; mais il faut parler encore de la science, dont le type le plus parfait reste aux yeux de Pascal, comme à ceux de Descartes, la géométrie.

Pascal constate que la mathématique elle-même ne peut dérouler la chaîne de ses démonstrations qu'en partant d'axiomes, qui sont indémontrables, et de termes premiers, comme « espace, temps, mouvement, nombre, égalité », qui sont indéfinissables, parce qu'on ne saurait recourir pour les expliquer à aucun autre qui soit plus clair et plus simple qu'eux. Qu'est-ce à dire, sinon qu'à la base même de tout ce que peut atteindre l'esprit de géométrie, il y a des éléments que doit préalablement saisir l'esprit de finesse ou, comme dit aussi Pascal, — employant un terme qui est, pour lui, à peu près synonyme et auquel il donne une extension assez inusitée, — le cœur. « C'est le cœur qui sent que l'espace a trois dimensions » : manière un peu étrange de dire qu'il y a là l'objet d'une perception directe, d'une évidence immédiate, d'une intuition.

Si la mathématique elle-même ne se passe pas d'intuition et ne peut prétendre à tout démontrer, combien plus absurde serait-il de vouloir, dans le domaine de la morale, négliger l'évidence immédiate du « cœur » (c'est-à-dire de la conscience) et faire tout passer par le moulin de l'analyse et du raisonnement ! C'est cette faute colossale, cette criminelle erreur que, dans les *Provinciales*, Pascal reproche à la casuistique des Jésuites. Selon leur théorie du probabilisme, dès qu'on sait qu'une opinion a été soutenue par quelque docteur « grave », c'est-à-dire savant et considéré, on peut l'envisager comme « probable » et se régler d'après elle en pratique, sans se préoccuper davantage. « En effet, dit le Père jésuite avec lequel Pascal est censé dialoguer, si le témoignage d'un tel homme est d'un grand poids pour nous assurer qu'une chose se soit passée, par exemple, à Rome, ne le sera-t-il pas de même dans un doute de morale ? » A quoi Pascal répond : « La plaisante comparaison des choses du monde à celles de la conscience ! » Quelle différence, plutôt, entre des faits extérieurs, sur lesquels nous en appelons justement au témoignage de ceux qui y ont assisté, et les questions portant sur ce qui nous est permis ou ordonné par Dieu ! En ces choses, continue Pascal, « je ne me contente pas du probable, mon Père, je cherche le sûr ».

Puis, entrant dans le détail, il voit surgir cette foule de décisions scandaleuses auxquelles les casuistes laxistes sont arrivés, à force d'abstractions et de subtilités de raisonnement, à force de prendre toutes choses par l'extérieur pour les pouvoir analyser, réduisant la conduite de l'homme à n'être qu'un tas de débris élémentaires dont la vie est absente, une série d'actions sans liens entre elles et séparées toutes du foyer qui seul pourrait, en leur communiquant sa chaleur, leur conférer une portée morale.

De toute cette fausse et dangereuse science, Pascal nous ramène sans cesse au sentiment, clair et direct, du cœur, qui n'hésite pas, malgré les beaux arguments d'Escobar, Suarez, Velasquez, Tambourin, Villalobos, à déclarer que,

manifestement, un chrétien ne saurait, en aucun cas, se permettre, par exemple, de tuer son prochain pour une pomme que celui-ci lui dispute.

Or, qu'est-ce là, sinon, de nouveau, une opposition des plus décidées à la scolastique et à ses fallacieuses méthodes ?

*
* *

Alors qu'il écrivait les *Provinciales*, Pascal avait depuis deux ans rompu avec le monde. En 1654 un intense et douloureux travail s'était opéré en lui, dont il avait fait l'aveu à Jacqueline. Un accident de voiture, qui faillit lui coûter la vie, semble avoir hâté la crise. Quelques semaines plus tard, en effet, le 23 novembre de l'année sus-dite, « depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi », l'orage se déchaîna dans son âme, orage du repentir décisif, de la rencontre avec le Dieu qui pardonne et qui sauve, et de l'engagement suprême : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ... Grandeur de l'âme humaine... Joie, joie, joie, pleurs de joie. »

Il était impossible qu'ayant ainsi trouvé le trésor, Pascal ne fit pas effort pour y amener les autres hommes et, en particulier, les mondains parmi lesquels il avait eu des amis. Il y pensait déjà en écrivant les *Provinciales*, il continua de s'en occuper le reste de sa courte vie. Mais sa santé, de plus en plus mauvaise, ne lui permit pas d'écrire le livre qu'il rêvait ; il n'a laissé que ces notes que nous appelons les *Pensées* et qui sont, pour la plupart du moins, les matériaux d'une apologie du christianisme.

Nous ne tenterons point de dire quel plan l'auteur eût suivi dans son livre, ni même de discuter s'il est possible de le deviner. Ce que nous cherchons à dégager, ici encore, c'est la méthode essentielle de Pascal, disons mieux, son

orientation générale. Eh ! bien, dans le fouillis des *Pensées*, — avec beaucoup de matériaux qui ressortissent sans doute à d'autres tendances, et dont il faudrait tenir compte s'il s'agissait d'étudier ce qu'eût pu devenir, en s'achevant, l'apologétique pascalienne — ce qui perce partout, ce qui s'affirme avec insistance, avec vigueur, comme original et personnel, c'est, de nouveau, une façon tout à fait anti-scolastique de traiter les questions. Qu'est la religion, pour Pascal ? « Dieu sensible au cœur. » Rendre Dieu sensible au cœur de ceux qui liront son livre, voilà l'ambition profonde de l'auteur des *Pensées*.

Ce n'est point à dire qu'il veuille les entraîner par le moyen de quelque surprise sentimentale et grâce à je ne sais quelle ivresse, dans laquelle il commencerait par noyer leur raison. Ce ne sont point des choses déraisonnables qu'il se propose de leur faire accepter ; la religion chrétienne a des preuves à invoquer, Pascal en est convaincu, et il les invoquera de son mieux. Il ne veut point qu'on accorde sa foi par simple soumission à l'autorité. « Tant s'en faut — écrit-il précisément sous ce titre : *L'autorité* — tant s'en faut que d'avoir ouï dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état, comme si jamais vous ne l'aviez ouïe. C'est le consentement de vous à vous-même et la voix constante de votre raison et non des autres qui doit vous faire croire. Le croire est si important. »

Mais toujours est-il que les preuves ne seront pas appréciées à leur juste valeur, ne seront pas même écoutées attentivement si le cœur ne prend pas intérêt à la chose : lui qui sera, en définitive, appelé à agréer ou à repousser, c'est-à-dire donc à reconnaître ou à méconnaître l'objet qui va lui être présenté. Or si l'intention est toujours clairvoyante quand il s'agit des axiomes de la géométrie, il n'en va pas de même en morale, et moins encore en religion : parce qu'ici le cœur n'est pas toujours sincère. Troublé par ses vices, intéressé à n'y pas voir clair, de peur de se voir

condamné par la vérité, notre cœur ne sent pas ce qui devrait pourtant lui être sensible.

Ici donc la méthode se complique : un nouvel élément devient nécessaire à la découverte du vrai, c'est la volonté. « La volonté est un des principaux organes de la créance », écrit Pascal : la volonté, qui devra travailler à diminuer nos « passions », pour que notre cœur retrouve sa capacité d'exacte intuition. Et, dans ce travail de purification, il ne faudra rien négliger de ce qui peut aider la volonté en son œuvre difficile, notamment la force qu'elle peut se procurer en imposant au corps lui-même de bonnes habitudes : « Inclinez l'automate », écrit ce moraliste perspicace, qui sait bien que l'homme n'est pas plus esprit pur, ou « ange », qu'il n'est simple « bête ».

On sait quelle place tient dans les *Pensées* et avec quel saisissant relief se trouve tracé le tableau des misères et des grandeurs de l'homme, cette antinomie tragique entre l'infini de nos aspirations et les étroites limites qui bornent nos pouvoirs réels. Ceux qui auront pris garde à ce redoutable mystère ne seront-ils pas disposés à entendre cette *Prosopopée* (ainsi l'a intitulée Pascal) où la religion élève sa voix pour dire : « C'est en vain, ô hommes ! que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères... Les philosophes vous l'ont promis, et ils n'ont pu le faire... Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus ? » Et, ramenant toutes les sagesse humaines à deux types — comme il l'avait fait, dans son entretien avec M. de Sacy, en opposant l'un à l'autre Epictète et Montaigne — Pascal continue : « S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre superbe : ils vous ont fait penser que vous lui étiez semblables et conformes par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetés dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des

animaux... Je puis seule vous faire entendre qui vous êtes... Adam. Jésus-Christ. »

Ce dernier mot l'annonce en bref : la vraie religion, l'Evangile, fera plus que nous apprendre à connaître enfin qui nous sommes : des enfants d'Adam ; elle nous offrira le « réparateur ». Car c'est à nous conduire vers la personne de Jésus que converge finalement tout l'effort de Pascal, vers ce roi de « l'ordre de sainteté » qu'il nous présente en une page sublime, qu'on ne peut oublier quand on l'a lue. Hors de Jésus l'homme ne saurait trouver le Dieu dont il a besoin. « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration ; mais une heure après ils craignent de s'être trompés. » D'ailleurs « quand un homme serait persuadé que les propriétés des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle *Dieu*, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut... Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments ; c'est la part des païens et des Epicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent ; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation. C'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède ; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même. »

Que tout cela est loin de la scolastique !

Son système, à elle, consiste à démontrer d'abord par des preuves rationnelles qu'il existe un Dieu, cause pre-

mière de l'univers et de l'ordre qui y règne, que nous avons besoin que Dieu se révèle à nous et qu'il peut le faire ; puis viennent des preuves historiques établissant qu'en effet Dieu s'est révélé par les prophètes et, finalement, en son Fils, lequel a fondé l'Eglise à laquelle il a confié l'inspiration, afin qu'elle enseigne au monde les mystères de la trinité, de l'incarnation et de la rédemption, que nous devons croire sur son autorité, etc., etc. Comprenez-moi bien : je n'ai garde de soutenir que Pascal, rencontrant ce système dans saint Thomas d'Aquin ou dans le catéchisme, se fût permis de le déclarer mauvais ; il était pour cela trop fidèle catholique ; je constate seulement que, par la tendance profonde de toute sa pensée, il a été amené à suivre une voie fort différente, où ni la démonstration philosophique des *praeambula fidei*, ni la démonstration de l'autorité de l'Eglise ne jouent leur rôle classique, mais où le principal consiste à préparer l'âme humaine à rencontrer son Sauveur.

Il ne m'a pas paru nécessaire de discuter, en cours de route, la question du prétendu scepticisme de Pascal. Quelque imprudence qu'il ait pu commettre, peut-être, dans l'expression de sa pensée, lorsque, énumérant les misères de l'homme, il souligne les impuissances de sa raison, particulièrement en matière de droit et de politique, — non, il n'était assurément pas un sceptique l'auteur des *Provinciales*. Il n'était pas plus un sceptique qu'un scolastique l'homme qui, à la veille de sa mort, écrivait : « Après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'elle a condamné la vérité. ...il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement... Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. *Ad tuum, domine Jesu, tribunal appello !* »

Ph. BRIDEL.